

Jean-Michel GUYOT

CE PUR PLAISIR DE VIVRE

L'imagi
n
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-127-8
EAN: 9782355541278

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt légal: novembre 2011

Copyrights:

© 2011 Le chasseur abstrait éditeur

Jean-Michel GUYOT

CE PUR PLAISIR DE VIVRE

L'*im*ⁿ*agi*
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur

à Françoise, mémoire et parole confondues, confondantes

Dans mes mots, nous puisâmes des raisons d'espérer, des contraintes nouvelles librement consenties, des perspectives inédites, un allant et un appel du lointain et dans tes conseils avisés nous trouvâmes la proximité raisonnable des faits avérés, le concret des décisions qui engagent avec bonheur sur la voie étroite d'un avenir élargi, la ferme pesée de toutes les conséquences envisageables de décisions courageuses prises dans le commun de nos jours, avec pour toute boussole le bon sens partagé, le désir de bien faire et la volonté d'être justes et libres en toutes circonstances.

PRÉFACE

Aucune dialectique digne de ce nom n'anime les textes qu'on va lire, même si l'ensemble qu'ils constituent comme malgré eux, est bel et bien organisé en trois sections distinctes qui évoquent la vénérable triade thèse, antithèse, synthèse.

Elle sent le renfermé, cette belle triade d'un autre âge ; elle manque de chair, aussi, dans son ultra-cohérence versatile.

Loin de moi l'idée d'enfermer ma vie et mes mots dans un schéma dialectique qui s'efforcerait, de manière compulsive, d'aboutir encore et toujours à une belle et forte conclusion qui se refermerait définitivement sur moi comme une pierre tombale.

Pas d'épithape pour la parole vivante ni de *Lazare veni foras* pour une parole d'outre-tombe qui ne m'attire pas.

L'anesthésie dialectique ou la somnolence conceptuelle, voilà bien les deux écueils que j'entends éviter. Le passage étroit, le défilé mortel –entre Charybde et Scylla– très peu pour moi, très peu pour les mots que j'aime et qui me tiennent en vie.

La vie, la mort, et l'érotisme comme passerelle entre elles deux, passerelle animée, colorée, véritable arc-en-ciel bandé par le ciel-miroir-reposoir-réservoir des intentions et des volitions, des émotions et des sensations, toujours vécus dans un corps qui ramène à la vie en lui, la vie dépensée, dispensée, dispersée.

Le corps de la femme que je ne suis pas, en cela, ne résume pas, n'enferme pas la parole dans un huis-clos stérile où les amis-amants babillent. Aucune tautologie amoureuse n'anime ces textes, comme écrits en dehors de moi, là, au plus proche du corps féminin qui se dérobe toujours.

Si *mimesis* il y a, dans ce mouvement de fuite au-devant de laquelle je m'empresse de recourir aux mots et aux tropes les plus communs, c'est bien dans l'élan commué en essor qu'elle se retrouve.

Éloignés qu'ils sont de toute *atmosphère de scolarité*, ces textes n'en évoquent pas moins, par petites touches taquines, l'enfance studieuse qui a su, grâce à l'école, s'émerveiller d'un mot, d'une phrase, d'un élan sonore qui empoigne encore maintenant le cœur de l'enfant qui respire que je fus, avant tout sens précis, usé, usagé, empoignade du ciel et de la terre qui propulse dans la fournaise ascensionnelle d'un regard plus grand que l'enfant, l'enfance, l'art et la nature, mais qui doit en passer par lui, *l'enfant éveillé-réveillé*, pour pouvoir seulement dérouler ses paysages sonores qui sèment dans l'espace verbal toujours encore à venir de ses graines d'amitié et d'amour qui viennent, jour après jour, fleurir les allées de son dire élastique, j'entends du poète que je suis devenu par la force des choses en moi.

Dans l'atelier de ses couleurs, le poète entend la lumière.

En bon prisme qu'il est, étant dans ses meilleurs moments *cœur de cristal* en effusion, il la décompose délicatement, et quand s'anime la figure attendue, encore indécise, mais ferme dans sa venue d'aurore multicolore, c'est une explosion lente de sens à travers des sons qui se condensent en paroles grises ou grisantes, jamais grisonnantes.

Le son d'abord, et pour cela préfère à la trop facile lumière les jeux d'ombre du son qui font images dans l'oreille affûtée qui se cherche dans le bruit de fond du monde endormi-éveillé.

Dans un grouillement encore indéfini, au sortir d'une écoute enthousiaste de telle pièce de Pierre Boulez ou de François Bayle, de Jimi Hendrix ou de Joy Division – liste non exhaustive ! – entendre un monde qui s'avance dans la douceur aveugle d'un secret, et prêter alors une attention aiguë, extrême, *spectrale* au moindre son qui se présente – le

bruit de la clé qui tourne dans la serrure, le vrombissement lointain d'un moteur à réaction, la rumeur de mer d'une rue animée un soir d'été, le vent d'automne dans les arbres du jardin, et ainsi en saisir immédiatement toute la charge émotionnelle, tout le potentiel esthétique avant même toute décision d'ordre purement formel.

Le détour par la musique n'en est pas un : tous mes textes sont nés d'impressions sonores, de phrases nues apparues sur un fond sonore heureux ou grinçant en train de faire monde, et qui a pris tournure verbale, faute d'avoir pu être capté, travaillé et retravaillé sur une guitare ou quelque autre instrument acoustique, électro-acoustique ou électronique.

L'enfance des mots et l'enfance de l'art, d'emblée confondues, autour des figures desquelles se dessina un destin verbal singulier, fait d'emprunts, de trouvailles, et surtout traversé de griserie, d'enthousiasme et de folle confiance dans le passé verbal légué par les Anciens.

La jeunesse du monde héritée dans la parole vénérable d'Homère et de Sophocle, aimée dans la solennité du poème hölderlinien, caressée dans les poèmes baudelairiens, puis pulvérisée, irisée dans la parole abrupte d'un Char, les sinuosités souriantes ou vénéneuses d'un Breton ou l'ironie grinçante et roborative d'un Michaux.

Si dialectique il y avait, elle serait dans cette tension – nerveuse, toute verbale et perceptible – entre des contraires qui s'interpellent, se dynamisent, rivalisent de beauté pour engendrer une beauté supérieure.

La figure d'Héraclite est alors celle qui s'impose à la mémoire oublieuse, contraignant Mnémosyne au presque silence initial. Il faut à la fois beaucoup se souvenir et tout oublier, pour composer un poème instable qui se tienne.

Un rythme à trois temps anime bel et bien l'ensemble des textes qui se trouvent ainsi comme portés par la vague ma-

rine fluante et refluante, le reflux n'étant pas le moment le moins intense ni le moins émouvant, l'instant de la césure où la mer ne reflue pas encore mais n'avance plus étant ce que tout poète, sans doute, s'efforce de donner à vivre dans ses images mouvantes-émouvantes.

EMBARQUÉ

Je ne suis pas ce déversoir de larmes et de confidences que tu espères ou que tu crains, ni ce réceptacle abscons que tu soupçonnes et qui collecterait tes charmes et tes mystères pour te les tendre, une fois changés en fleurs d'énigmes couvertes de fleurs de rhétorique.

Je ne serai jamais le jardinier de tes rêves les plus intimes. À toi de cultiver la terre grasse de tes désirs, à toi d'arroser, de biner et de retourner le terreau de tes rêves.

L'énigme, ce n'est que toi et moi ensemble, face à face, dans l'espace ouvert de notre entente toujours prête à se refermer sur l'un ou l'autre d'entre nous à la moindre alerte. Les faux-pas sont monnaie courante dans les affaires humaines.

Maladresse ou manque d'éducation, propos jetés délibérément dans la conversation comme pavés dans la mare ou bien encore mots crus et propos salaces destinés à tester la tolérance aux avances égrillardes ? Rien de tout cela, venant de moi, ou si peu.

Quelques phrases malheureuses, ici ou là, oui, il faut l'avouer, sortes de saillies inspirées par une rancœur renouvelée par une situation obstinément insatisfaisante, un manque qui réveille de vieilles espérances trahies.

J'ignore les vertus de la provocation, mais je sais que toute plaisanterie taquine cherche à déstabiliser l'autre pour le voir emprunter sa pente naturelle qu'il s'emploie à cacher.

J'ai la peau douce quand elle n'est pas toute sèche. Je préfère la lumière aux rayons du soleil sur ma peau fragile. L'ombre me va bien, là, peut-être sous le cerisier. Ça fait des années que je ne sais jamais vraiment où je suis bien.

Le sein maternel, les mamelles de l'infini, le père obscur, la royauté d'une parole élevée, la femme-distraction et le Commandeur.

Je ne m'attarde pas à ces fadaïses donjuanesques.

La fadeur des jours ne me heurte pas pourvu que j'aie l'esprit en paix.

Mais c'est si rare.

Qu'est-ce donc que je cherche depuis tant d'années ?

Quelque part, entre vivre et écrire, un lieu qui ignore la profondeur et la hauteur, le oui et le non, porté par la barque d'un peut-être qui part à l'aventure au fil de l'eau.

Dans le fond, deux images en une s'imposent, inconciliables : moi assis dans la barque, une main effleurant le fil de l'eau, les yeux posés sur les berges humides qui défilent lentement et moi encore ramant, souquant, bras et reins tendus dans un effort soutenu, une joie toute physique en accord avec les éléments, tête vide et esprit vif, rêverie et force en acte.

Effort et repos, sérénité et angoisse, c'est moi tout entier au fil de l'eau.

I

CE PUR PLAISIR DE VIVRE

UN VIEUX VERGER

Dans un vieux verger, une petite fille ne lit pas un livre ; elle égrène un poème maladroit à la nuit qui vient. Elle a vu dans les feuilles toutes ratatinées de novembre un sourire rouge qui l'a fait rire aux éclats, et qui bouge encore dans l'horizon saturé de bleu.

Un croissant de lune montrait le bout de son nez enrhumé malgré le soleil de midi.

Le ciel est trop bleu, pensa-t-elle, avant de se coucher. Demain, je vais lancer mon mouchoir à la lune enrhumée. Je lui dirai merci pour toutes les histoires qu'elle m'a contées, et je demanderai au ciel de la couvrir un peu.

LA POÉSIE

La poésie, elle aussi, à l'image de la rivière de son enfance, dessinait des méandres boueux et odorants ; elle dessinait un paysage intérieur où partir à la rencontre de souvenirs enfouis si peu profondément qu'un sourire affleurait volontiers à la surface de ses rêveries. Le visage, bientôt, regagnait sa demeure de lumière ; il suffisait pour cela qu'il posât ses yeux embués de larmes sur le paysage qui l'avait vu naître. Le visage, alors, virevoltait dans l'air.

Une chaude matinée ensoleillée commençait. Il pouvait repartir de plus belle. Ses mots rebondissaient sur des souvenirs où la tendresse l'emportait sur tout. Il sentait en lui une présence qui n'en n'était pas une ; le mordant des souvenirs, bientôt, s'estomperait.

Il fallait continuer à vivre dans cette lumière héritée du passé du monde.

POÈMES

Dans ses recueils de poèmes, les phrases paraissaient d'abord engourdies sous le froid du regard qui se frayait un chemin dans un paysage de papier glacé. Puis, très vite, au bout de quelques lignes, venait le moment si agréable à retrouver, l'habitude revenait du papier qui se réchauffait sous ses doigts. Le livre avait une odeur de bon papier et de colle fraîche. Il pouvait alors se livrer entièrement à la chaleur, douce chaleur, du poème qui ne tardait pas à darder ses rayons jaunes. C'était comme si la page se couvrait de bouton d'or sous le vent de mai.

AN DER SCHULE BLAU

«J'ai espéré la déchirure du ciel (le moment où l'ordonnance intelligible des objets connus – et cependant étrangers – cède la place à une présence qui n'est plus intelligible que pour le cœur). Je l'ai espéré, mais le ciel ne s'est pas ouvert.»

Georges Bataille, *Le coupable*

1

Enfant déjà, l'été venu, je m'allongais dans l'herbe pour regarder le ciel. Je m'y perdais pour quelques minutes, souvent après avoir lu des poèmes jusqu'au vertige. Grisé de mots, je voulais me reposer et retrouver dans le ciel les impressions que m'avait laissées tel ou tel poème. Reposer mon regard en le posant sur le ciel était chose aisée à première vue.

Parmi les poèmes que je lisais et relisais il y avait «L'Ether» de Hölderlin. Je tentais de faire sur moi l'épreuve d'une certaine véracité: le ciel que Hölderlin évoquait dans «L'Ether» me tenait alors sous sa fascination, aussi voulais-je voir si le ciel me faisait autant d'effet que ce poème du ciel. C'était loin d'être le cas. Je n'étais pas déçu. Je ne voyais dans le poème que du plein et dans le ciel que du vide. Ce vide, je l'associais à une sensation de lenteur, à quelque chose de lent à venir dont je n'espérais rien de précis. Le poème, quant à lui, exprimait un désir en énumérant un peu maladroitement les êtres vivants, y compris les végétaux, arbres et plantes qui selon Hölderlin «tendaient» tous leurs «bras» vers le ciel. C'était cette aspiration, ce «Streben» comme tension de tout l'être qui tenait en haleine la parole du poète: l'écriture comme expression d'un désir, d'une «aspiration nostalgique» (Sehnsucht). Pris en tenaille entre le passé et l'avenir, son poème véhiculait une tension presque insupportable malgré l'évocation

« bucolique » qui le soutenait tout entier, tout en trahissant une souffrance sourde. À l'aide du langage seul, Hölderlin tentait de rendre supportable une tension qui, livrée à elle-même, menaçait de le détruire. Par le fait, il n'évoquait pas le ciel, se contentant de l'invoquer au nom des êtres vivants qui, comme lui, aspiraient selon ses dires à s'unir au ciel. Il voulait voir dans ce désir un désir universel propre à tous les êtres vivants que seul le langage humain avait pour vocation de mettre au jour. Cela avait donné ce poème unique en son genre qui n'avait, à l'image du ciel que je scrutais, rien de consolant non plus, mais je sentais bien que déjà le langage serait mon domaine privilégié : je préférerais le ciel poétique au ciel au-dessus de moi. « Tout » se jouait dans une approche subjective d'un certain génitif : dans l'expression « le poème *du* ciel », je voyais à l'œuvre une ambiguïté propre au langage et que je jugeais délicieuse. Le ciel n'était l'auteur d'aucun poème. Quand je pensais poème *du* ciel, je n'imaginai pas le ciel propriétaire du poème qui lui correspondait cependant. La correspondance du poème et du ciel, soit la réponse que le poète donnait au ciel bien réel qu'il avait peut-être scruté inlassablement avant et pendant l'élaboration de son poème, cette correspondance au sens épistolier du terme, cette réponse, donc, lancée à l'adresse du ciel, eh bien je sentais et je voulais qu'elle fût, avant tout génitif de possession, un génitif purement subjectif. On pouvait être possédé par le « feu du ciel », en d'autres termes, le poème pouvait bien être « la chose » du ciel, lui appartenir comme on appartient à ce qui nous fascine et par là, aussi, affirmer à travers le poème, une liaison, presque une soumission qui se traduisait par cette phrase non dite qui traversait le poème tout entier : « J'appartiens au ciel, mon Père. » Dans cette phrase non dite que suggérait tout le poème, il y avait encore une autre pensée à l'œuvre : la perte du père et l'absence de repère qu'avait laissée le père qui s'était absenté dans la mort prématurée. Le poème offrait une orientation à travers le dédale du ciel. Il devenait le « repère » du poète qui répétait sans cesse à mots couverts

sa douleur d'orphelin de père. Oui, cela se pouvait : on pouvait être possédé par un absent que figurait le ciel, mais ce génitif de possession impliqué dans l'expression « poème du ciel » renvoyait celui qui écrivait le poème à sa pure subjectivité de sujet parlant face au vide d'une absence. Au comble de la douleur intervenait la douceur du poème qui disait la perte, l'éloignement peut-être volontaire du dieu. Cette pensée plus tardive chez Hölderlin, je l'ignorais moi aussi alors. Elle était en germe dans ces poèmes maladroits où le « poématique » se frayait laborieusement un chemin en frayant encore avec le thématique. Je sentais obscurément que quelque chose venait à manquer pour s'être éloigné à tout jamais, peut-être pour nous ménager, malgré la douleur que nous causait cette perte.

2

Les rares nuages d'été qui passaient dans le ciel, il me semblait pouvoir les toucher et même les attraper. Je n'avais qu'un geste à faire pour les tenir dans ma main ! Dans les premières minutes, tendre la main vers eux me paraissait aussi inutile que de me lever. Cette apparence de paresse flattait le géant que j'étais ! J'avais consenti à faire l'effort de m'immobiliser pour regarder passer le ciel dans mes yeux. Toutes ces volitions et ces actions, dans un premier temps, suffisaient à me contenter. Gâcher ce plaisir, en faisant l'effort de tendre le bras vers ces gros nuages blancs, ah ça non ! J'ignore encore si c'était la contemplation du ciel qui me rendait paresseux ou bien si ma paresse trouvait en lui une occasion de s'alanguir jusqu'à faire de moi ce pur regard qui ne voyait plus rien que le bleu qui dansait dans mes yeux.

En tous cas, très vite, j'étais pris au piège : la paresse investissait jusqu'à mon regard. Je ne voyais bientôt plus que mes yeux en train de regarder le ciel. Le ciel était bien tou-

jours là, mais comme superflu : son vide faisait le vide en moi. Pour ne pas m'égarer plus avant en devenant comme absent, je redoublais d'attention et peu à peu des petits fils noirs extraordinairement mobiles se mettaient à passer lentement sur ma cornée. Le ciel agissait comme un révélateur : je me voyais voir. Et voir signifiait pour moi percevoir ces petits défauts de la vision, cette vie infinitésimale qui flottait dans mes yeux. Le ciel bleuissait à vue d'œil, rendant plus intense, d'instant en instant, le vide qu'il était et puis tout retombait dans le bleu. Le jeu recommençait : le vide s'abîmait dans le bleu qui s'évanouissait dans le vide pour redoubler encore d'intensité. À la fois intense et fade, presque laiteux, le ciel devenait vide et le vide avait la couleur bleue, celle de mes yeux, un bleu hésitant entre le gris et le bleu. Il n'y avait rien d'autre à voir que ces sortes d'animalcules noirs fins comme des cheveux, mais tordus qui se promenaient à la surface de mes yeux face au bleu du ciel qui s'abîmait dans le vide qu'il demeurait.

Cette sensation était agréable ! Je ne m'en lassais pas et la fraîcheur de l'herbe était une bonne raison de plus pour rester cloué au sol dans une bienheureuse somnolence, les yeux rivés dans l'attente de rien d'autre que ces petites bestioles capricieuses qui semblaient flotter d'un œil à l'autre. Parfois, en cillant, je les faisais se déplacer sur mon œil, puis elles revenaient à leur mobilité première, toute de lenteur. Une sorte d'hypnotisme me gagnait peu à peu jusqu'à me faire oublier le poids de mon corps. Je lévitaï mollement avec l'impression agréable de flotter dans le ciel.

Ma paresse d'enfant avait ainsi trouvé un complice de taille en la personne du ciel. Le ciel bleu était devenu le bleu du ciel et je puisais dans ces veinules noires qui passaient devant mes yeux une raison de vivre ici et maintenant sans souci du lendemain. Après le long travail scolaire et l'angoisse qui m'avait gâché les journées interminables à écouter en silence les paroles obscures du maître, je goûtais enfin le repos. Il y avait la fraîcheur de l'herbe, la couleur

du ciel et la nonchalance de ces nuages de coton à portée de mes mains. Et tout cela flottait dans mon corps et dansait dans mes yeux qui n'en pouvaient plus de tout ce bleu. Je finissais toujours par tendre une main crispée vers le nuage le plus proche. Je le saisissais sans le toucher: il n'échappait pas à ma prise, il ne s'évanouissait pas non plus comme une fumée impalpable. Il continuait sa route avec ma main qui partait au loin dans la lenteur calculée du ciel devenu le complice de ce voyage immobile qui m'emménait loin des hommes et des devoirs. Un instant magique qui se répétait à chaque nuage saisi. Puis il me fallait me relever et repartir. La journée ensoleillée était terminée. Il fallait rentrer à la maison avec mes parents, mais j'avais le cœur léger. J'avais flotté l'espace de quelques minutes dans le ciel bleu et j'emportais sur moi sa chaleur et l'odeur de l'herbe grasse.

Les nuages étaient mes amis toujours changeants. Des nuages, toujours des nuages, jamais les mêmes et pourtant des nuages encore. Cette vie-là faisait mon enchantement. Il faisait bon vivre avec de tels amis au cœur. C'étaient eux qui me consolait de mes journées d'école. Mon seul horizon redevenait pour plusieurs heures par jour l'encrier et la plume, le tableau vert qu'il fallait garder de longues minutes sous les yeux pour ne pas en perdre une ligne. Et surtout, pas de ratures, pas de pâtés ! J'aimais mon buvard vert sur lequel j'écrivais je ne sais plus trop quoi. Des mots, sans doute, qui me distraient de tout ce vide où je me débattais. Peu de choses avaient alors un sens pour moi en classe. Je faisais de grands efforts pour comprendre, le plus souvent en vain. Je ne voyais pas où tout cela menait. Impossible pour moi de comprendre l'intérêt de tous ces problèmes, de ces divisions à virgule que je m'appliquais à faire, malgré le dégoût, dans les règles de l'art. La campagne seule avait un sens pour moi et les animaux qui la peuplaient. Je ne comprenais bien que ça et l'amour que me portaient mes parents, mais je ne comprenais pas pourquoi

ils m'avaient abandonné ainsi dans cette école froide et injurieuse où l'ennui le disputait à la froideur.

Je pensais à la campagne chaque fois que c'était possible. Je revoyais les marches pleines de gaieté en compagnie de mon père et je repassais dans ma mémoire les conversations que nous menions le long de la rivière, nos parties de pêche aussi, nombreuses en ce temps-là. Chaque balade était une occasion de découverte et la pêche m'occupait des heures sans m'ennuyer. J'étais un pêcheur tenace et avisé, un observateur habile à trouver le meilleur endroit où taquiner le poisson. J'ai grandi comme tout le monde, mais je n'ai pas pu oublier l'école du ciel, les oiseaux aussi et leur perpétuelle inquiétude. Les oiseaux et moi, on se ressemblait. Le ciel n'est pas leur demeure. Ils n'y passent que contraints et forcés par la possibilité qui leur est propre de voler de branche en branche et pourtant ce n'est que dans ce vol imposé que les hommes, que nous sommes, imaginent une complète liberté. Au sol, les oiseaux sont gauches, tout occupés à épier de droite et de gauche la survenue d'un possible danger. Il leur faut se nourrir et repartir à la moindre alerte. J'étais des leurs : le sol m'allait mal, mais je ne pouvais pas m'en passer.

Je n'étais heureux que face au ciel, mais moi je n'avais pas d'ailes. Je volais avec mon esprit, les yeux perdus dans l'azur qui me prenait pour ce que j'étais, un enfant solitaire et sage qui rêvait d'habiter dans le ciel sur un gros nuage. Bien sûr, il y avait la pluie, la grisaille qu'elle charrie avec elle, la pesanteur du ciel qui s'essouffle. Quand il pleuvait, j'avais l'impression que le ciel se traînait, qu'il n'en pouvait plus de porter tous ces nuages gris. J'expliquais la pluie comme ça : j'entendais le vent murmurer à la pluie : *« Le ciel en a assez de vous traîner. Faites un effort ! Allez, allez, il faut pleuvoir maintenant ! »* Et les nuages en riaient si fort que des larmes leur venaient aux yeux et il se mettait alors à pleuvoir à grosse gouttes. D'autres fois, c'était le ciel qui avait un rhume. Une pluie fine nous tombait dessus.

Il y avait aussi l'orage. Aussi loin que je puisse remonter, j'ai toujours aimé les orages. D'abord, il y avait – il y a toujours – l'odeur forte de la poussière mouillée par les premières grosses gouttes de pluie et le bruit, le bruit de l'orage qui gronde au loin et qui se rapproche lentement. J'adorais cette approche. Je n'ai jamais imaginé que le ciel pût se mettre en colère. Bien plus tard, j'ai su que les Grecs imaginaient que Zeus fulminait en lançant des éclairs. Pour moi, les éclairs n'étaient pas un spectacle parmi d'autres ni l'expression d'une colère divine. Ils étaient là de toute nécessité inexplicablement. Je les regardais, fasciné, mais c'était le grondement du tonnerre que j'appréciais le plus, son roulement mortel qui ne détruisait rien. On eût dit une colère pour rien, sans motif. C'était une manifestation de puissance débonnaire qui me galvanisait au lieu de me tétaniser. Le ciel s'amusait à faire peur. Je n'avais pas peur, bien protégé que j'étais dans ma maison, derrière les carreaux de la vitre, les yeux rivés à la fenêtre. Et puis l'orage passait. Il s'éloignait dans des grondements qui se prolongeaient parfois dans mon sommeil quand il avait fallu tout de même aller me coucher. J'imaginais que l'orage veillait sur moi qui n'avais pas peur de lui. Je m'endormais plein de confiance dans le ciel, les joues calées contre mon oreiller douillet, bien au chaud. Je serrais les mains contre lui. D'une main, j'en tripotais les angles inférieurs entre mon pouce et mon index et je m'endormais heureux. Ces coins d'oreiller que je faisais passer entre mes deux doigts, je leur avais donné un nom : je les appelais des « gogols ».

Mes parents avaient remarqué mon manège avec l'oreiller. Je revois encore ma mère me demander sans crainte particulière, juste pour savoir, ce que je faisais là. Je lui avais répondu : « *C'est mes gogols.* » Elle n'avait pas insisté. Dans mon souvenir, je la vois encore toute amusée par cette expression insolite. Au matin parfois, parfois seulement, le ciel était comme lavé : plus un nuage au ciel ! Le jardin brillait sous la rosée et un coup d'œil dans le ciel me suf-

fisait pour voir qu'il n'y avait plus rien que le bleu tendre du ciel, presque timide sous le soleil rutilant. Les arbres et les plantes luisaient sous le soleil qui allait sécher tout cela en quelques heures. Je ne pouvais pas détacher mes yeux du ciel pendant quelques minutes. L'orage était parti, bien parti, jusqu'au prochain. Tout ce ramdam était fini, comme si rien ne s'était passé, jusqu'à la prochaine fois ! Ce n'était pas grave. Ça reviendrait un autre jour, j'en étais sûr. Tant de bruit pour rien. Cette pensée était réconfortante. J'aimais cette force inutile qui n'avait d'autre vertu pour les hommes que d'arroser la terre. Pour moi, l'orage ne servait même pas à arroser la terre. Il grondait dans un bruit de tonnerre parfois assourdissant, parfois lointain. C'était un frère. Je partageais ses jeux que n'inspirait jamais la colère. Ce jeu n'avait pas de règle. Le ciel se contentait d'afficher sa présence pour moi et pour tous ceux qui voulaient bien l'entendre.

3

Je n'ai pas changé. Me voici aujourd'hui aux pieds de cette montagne avec le ciel pour tout horizon et je ne me lasse pas de le regarder tel qu'en lui-même. Le ciel de mon enfance est toujours là. Il veille à mes côtés tantôt indifférent à mon sort, tantôt soucieux et chagrin de me voir me pencher sur ma vie. Je le sens sur mon épaule quand un rayon de soleil caresse ma joue. Le fond de l'air est chaud. La journée s'annonce magnifique et j'entends ne pas la gâcher en versant dans les regrets ou les remords. Ma vie passée, je la laisse au vent qui est le confident infatigable du ciel. Mes fatigues, qu'elles aillent leur chemin sans moi ! La sérénité de mon regard posé sur cette montagne du Jura n'a d'égal que le ciel bleu qui brille au-dessus de cette montagne millénaire. Ce ciel si particulier, d'un bleu tendre qui n'emporte pas les yeux, je ne le trouve qu'ici dans le Jura de mon

enfance. Où que je pose les yeux, je ne vois que sérénité et joie de vivre. Il y a en contrebas, à flanc de montagne, la vigne, « promesse du vin », et plus haut, à hauteur de buse, je vois les premiers frémissements du ciel qui bleuit. La journée sera bonne.

Depuis mon enfance, la patience a la couleur du ciel. Sous le ciel, le paysage est une personne. Certains paysages sont riants, d'autres sont austères. La couleur du ciel les accompagne toujours. J'aime tout du ciel, sa grisaille, sa lumière parfois intolérable de douceur, sa toute brûlure aussi, l'été, quand le soleil cogne. Le ciel est pour moi la vie même. Je ne manque pas d'amis de par le monde et j'ai cette chance que n'eut pas Hölderlin : je n'ai pas perdu mon père dans ma tendre enfance. Le vide qu'il laissera à sa mort, je ne tenterai pas comme Hölderlin de le remplir avec des mots adressés au ciel. Le poème du ciel est déjà écrit. Il fourmille d'allusions aux êtres terrestres qui d'après le poète tendent tous vers lui. J'ai pour ma part fait le deuil du vide depuis mon enfance. Ma perspective est inverse de celle de Hölderlin. Le ciel, bleu ou gris, paisible ou déchaîné, je ne l'interroge pas anxieusement. La douleur ne réside pas dans la perte d'un séjour béni des dieux. J'ai toujours fait l'expérience du vide en présence du ciel, qu'il fût diurne ou nocturne.

La nuit n'a aucune vertu spéciale à mes yeux. Je ne me hasarderai pas à la chanter comme le fit Novalis. Toujours le ciel n'aura fait que me renvoyer à moi-même en me forçant à tourner mon regard en dedans, non pour y trouver quelque délicieux secret, mais pour sentir en moi-même le poids des choses et des êtres qui habitent le monde. C'est en cela, en cela seulement, que le ciel fonde un séjour pour moi. J'ignore, je veux ignorer tout regard vers le haut. Les montagnes ne m'incommodent pas pour autant. Elles sont l'expression d'une vie terrestre ascendante à l'égal de celle des hommes qui privilégient le regard horizontal qui ne se porte avec plaisir et contentement que sur des égaux, des

personnes elles aussi qui ne prennent personne de haut et qui ne lèvent pas les yeux au ciel pour y chercher une consolation. J'ignore de ce fait toute espèce de parole assénée du haut d'une chaire et tout commandement qui se veut transcendant. Je n'accepte que la parole commune et les décisions prises entre égaux.

«*Notre Père qui êtes aux cieux.*» Cette phrase en forme de prière, je la laisse à ceux qui ne voient dans le ciel qu'une promesse de justice, alors que seule m'importe la justice des hommes ici-bas. L'expérience précoce du ciel m'aura appris ce regard tourné vers le dedans, soit la pure subjectivité du regard qui se voit regarder et la nécessité de rompre avec lui pour me tourner vers les hommes. Dans le ciel, je voyais les nuages avec lesquels je jouais : les mots des poèmes ne m'intéressaient que parce qu'ils faisaient référence à des choses concrètes que je pouvais toucher ou ressentir. Dans le même temps, les mots devenaient eux aussi une matière de bouche, une manière de me sentir exister ici et maintenant. Ils n'étaient pas l'équivalent symbolique des choses concrètes. Ils acquéraient une concrétude que j'éprouvais en parlant ou en lisant à voix haute des poèmes écrits par des hommes et des femmes de chair et de sang et qui s'adressaient à moi qui les lisais. Ils devaient, il est vrai, m'éloigner peu à peu des choses concrètes que j'aimais tant quand j'étais encore un enfant, mais leur abstraction aura toujours été compensée par leur poids et leur densité d'héliotropes : dès mon enfance, ils étaient devenus mon ciel à moi plein du vide qu'ils laissaient dans le monde soudain désert pour de longues minutes. J'étais plein de ce vide que remplit la parole. Pas de repli sur soi, pas d'abstraction forcenée et aucun goût pour une certaine vérité suspendue au bon vouloir du ciel. Rien qu'une parole d'homme en face du monde, abstraite et concrète à la fois, de la matière sonore face à la matière du monde dans un jeu d'échange où le sens va du monde aux mots et des mots au monde, sans qu'il soit possible de décider lequel des deux aura le

dernier mot. Le ciel fut mon école. M'y perdre, d'emblée, fut impossible à cause du vide qui est sa seule vérité. Le langage que j'y puisais, l'envie pleine de gaîté de parler le langage du ciel qui me venait, quand mes yeux n'en pouvaient plus de se voir regarder le vide, j'ai voulu le lancer au monde en m'adressant aux hommes. J'aurai ainsi beaucoup écrit aussi en pensant tendrement à quelques femmes que je chéris encore maintenant. À présent que je me tiens pour longtemps à flanc de montagne, ayant enfin trouvé un séjour à ma mesure, je puis le dire : je n'aime rien tant que le ciel pour ce qu'il me rabat sur les choses de la terre et qu'il me pousse à écrire face au vide qu'il est tout entier dans la lumière ou bien dans la nuit étoilée. C'est dans ce mouvement d'évidement que je puise la force de nier l'évidence : la perte du séjour. Le ciel, décidément, n'est pas ma demeure, pourtant persiste en moi non la nostalgie d'un être suprêmement bon penché sur ma vie et celle de mes proches, mais le désir constant de faire face au vide que représente le ciel vide de dieux. Ce faisant, je n'ai pas le regard de celui qui scrute les hauteurs. Ayant depuis longtemps fait le vide en moi, j'ai sans cesse l'impression forte de garder mes yeux posés sur l'horizon. Il n'y a pas de verticalité qui vaille et inversement je ne rêve pas de tout rapetisser en ramenant tout à moi. Le vide du ciel suscite en moi un trop-plein, une surabondance d'écriture qui ne finira qu'avec moi. Les mots de mon père et de ma mère, les mille et une conversations qui ont jalonné mon existence, mes lectures aussi sont comme l'écho de ce vide que tout un chacun porte en soi et qu'il peut reconnaître face au ciel qui n'est pas notre père, mais notre frère de misère. Ce n'est que dans cette fraternité du vide que l'amitié pour les hommes peut se réaliser. Très jeune, j'aurai fait l'épreuve de la séparation fondatrice de toute communication digne de ce nom, avec soi-même, avec les autres, proches ou lointains, avec le vide premier et dernier dont nous sommes issus et dans lequel nous retomberons. La déchirure du ciel n'aura jamais été pour moi une perspective exaltante. Son absence

n'aura jamais engendré en moi la moindre dépression. Il n'y a dans mon ciel que des anticyclones annonciateurs aussi bien des plus belles journées d'été que des pluies les plus nourries, les plus fécondes aussi.

Table des matières

Préface	7
Embarqué	11

I - Ce pur plaisir de vivre

Un vieux verger	15
La poésie	16
Poèmes	17
An der schule blau	18
L'eau vive	30
Un chemin de campagne	38
Des gerbes de blé	40
À claire-voie	42
La source vive	44
Le bleu du ciel	46
Passages	49
Cœur de cristal	52
La combe	54
La combe II	58
Aphrodite renversée	62
La petite maison	65
Un sourire	68
Ne t'attarde pas aux rives parfumées	70
Vibrante	72
Françoise	75

II - Si d'elle il n'y avait que ses seins

La fleur	79
De voile en voile	80
À la claire fontaine	81
Le bateau-livre	83
Paroles de désert	87
Ses longs doigts d'azur	93
Si d'elle il n'y avait que ses seins	96
Ce pur plaisir de vivre	99
À la nuit caressante	102

Les mains délivrent	104
Au point du jour	105
Tous les matins	107
À toi, ma petite bacchante adorée	111
Dans la chambre	114

III - Nous deux, on recrée la mer

T'aimer	119
Au fil des jours	120
Aurore	121
L'arc-en-ciel	124
Electric Love	126
« Nous deux, on recrée la mer. »	129
Un chemin mutuel	131
La mésange bleue	132
Un voyage en hiver	134
Le manteau de laine	136
Quelque part	138
À Cléron	143
Mon âme sœur	145
Le chant, la chance	147
L'alliance	151
Manière d'attente	154
Lento	157
Le soir venu	160
Avide de lumière	162
À une joie retrouvée	164
Main dans la main	170
Quelque part entre vivre et écrire	172
Cheminer	175

du même auteur :

- **Le sang des femmes** (*avec Françoise Rodary*)
Éditions Aréopage - 2008
- **À voix presque nue précédé de Un cri dans la nuit**
Le chasseur abstrait éditeur - 2009
- **Quelque part entre vivre et écrire – Prix Chasseur d'essai 2011**
Le chasseur abstrait éditeur - 2011

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

imprimé en France par:
Le chasseur abstrait
achevé d'imprimer : novembre 2011

ISBN : 978-2-35554-127-8
EAN : 9782355541278

ISSN collection *L'imaginable* : 2102-1805

Dépôt légal : novembre 2011



Né en 1958 à Besançon, Jean-Michel Guyot est professeur d'allemand dans la région lilloise. Il vit à Lille depuis 1988.

Il a publié diverses proses dans plusieurs revues, comme *Inédit Nouveau*, *Verso*, etc, ainsi que quelques essais dans la *Ral,m*, revue dirigée par Patrick Cintas.

« Le sang des femmes », co-écrit avec Françoise Rodary, paru aux *Éditions Aréopage*, a reçu le prix Pergaud en 2008.

La rédaction de **Ce pur plaisir de vivre** se sera échelonnée sur près de huit années. Ce recueil ne représente pour moi ni une somme disparate accumulée au hasard des circonstances ni une tentative d'écrire délibérément, comme jour après jour, en traquant un thème unique.

L'unité, elle est à trouver dans un élan vital, dans une vie vécue jour après jour.

Je suis un journalier de la poésie qui regarde toujours en avant. La ligne d'horizon que ces textes suivent inlassablement en fait, à mes yeux, tout le prix.

Cette ligne d'horizon porte un nom tout simple : c'est l'amour.

Jean-Michel Guyot

UN VIEUX VERGER

Dans un vieux verger, une petite fille ne lit pas un livre ; elle égrène un poème maladroit à la nuit qui vient. Elle a vu dans les feuilles toutes ratatinées de novembre un sourire rouge qui l'a fait rire aux éclats, et qui bouge encore dans l'horizon saturé de bleu.

Un croissant de lune montrait le bout de son nez enrhumé malgré le soleil de midi.

Le ciel est trop bleu, pensa-t-elle, avant de se coucher. Demain, je vais lancer mon mouchoir à la lune enrhumée. Je lui dirai merci pour toutes les histoires quelle m'a contées, et je demanderai au ciel de la couvrir un peu.

Prix: 18 €



www.lechasseurabstrait.com